

des droits sur
le thé.

à être connue en Angleterre, elle n'eut à supporter qu'une légère imposition. Les gens éclairés se réjouirent des progrès d'une boisson qui n'avait rien de dangereux; et le gouvernement lui-même, dans la vue d'en étendre le goût, accabla de taxes les liqueurs fortes, devenues si nuisibles, que les naissances annuelles étaient, en très-peu de temps, tombées à Londres de dix-neuf à quatorze mille. Cette politique pleine d'humanité eut un succès complet. Dans les trois royaumes le thé devint la passion dominante de tous les ordres de citoyens. Malheureusement un fisc avide ou obéré se jeta avec si peu de ménagement sur cette nouvelle consommation, que les contrebandiers purent donner leur thé à quatre-vingts pour cent meilleur marché que la compagnie. La fraude augmentait avec une rapidité effrayante, lorsque Pitt eut le courage de l'attaquer, et réussit à la détruire par une modération dans les droits telle qu'il la fallait pour lui enlever tous ses avantages. Alors restèrent dans la circulation intérieure des sommes immenses qui depuis trop long-temps allaient alimenter le commerce étranger; alors furent utilement employés dans les ateliers des bras nerveux qui n'avaient travaillé qu'à la ruine de l'empire; alors s'augmentèrent tous les ans de six à sept millions de livres les bénéfices d'une société dont la prospérité intéresse si essentiellement la Grande-Bretagne, et qui doit fixer l'attention de tous les peuples de l'Europe qui ont

des établissemens plus ou moins importans aux Indes. Cette compagnie de marchands y domine par sa politique, par ses armes et par son commerce. L'influence que depuis 1750 elle a acquise dans cette belle partie du globe est telle, que son avarice, son ambition ou son inquiétude en déterminent tous les mouvemens. La preuve de cette singulière vérité se trouvera dans le tableau qui va être tracé des côtes et des mers d'Asie. On commencera par l'Arabie.

L'Arabie est une des plus grandes péninsules du monde connu. Elle a pour limites au couchant la mer Rouge; au midi et au levant l'Océan indien; au nord-est le golfe Persique. La Syrie, le Diarbekir, l'Irak-arabi la terminent au nord.

xix.
Description
de l'Arabie.
Révolutions
qu'elle a
éprouvées.
Caractère de
ses habitans.

Dans cette vaste région, le climat varie d'une manière très-marquée. Il est constamment embrasé dans les plaines, qu'aucune rivière n'arrose, et où la moindre pluie est un événement extraordinaire. L'air est agréablement tempéré, quelquefois même un peu froid sur les montagnes, qui ont des sources multipliées, et où il pleut trois mois dans l'année.

Les richesses souterraines se réduisent à peu de chose en Arabie. On n'y trouve que peu et de mauvais fer; et celui qui y est le plus généralement, le plus utilement employé, vient de l'Europe. Un seul district fournit du plomb et du cuivre. Malgré l'autorité des anciens Grecs, l'or n'est pas une production du pays. On n'y voit en circulation

que celui que le commerce a introduit. Les monnaies de Venise y sont d'un usage plus universel, ce qui a fait soupçonner que cette nation avait trouvé la pierre philosophale. L'onyx est la seule pierre précieuse que fournisse la péninsule. Les gens riches la portent à leur doigt, au-dessus de leur coude, ou sur leur ceinture.

Les animaux sont plus multipliés que les minéraux. Dans tous les lieux qui fournissent quelque pâturage, vous verrez des chameaux, des mulets, des vaches, des brebis, des chèvres; deux sortes d'ânes, les uns assez ressemblans aux nôtres, les autres grands, beaux, courageux. Il y a aussi deux espèces de chevaux. Les communs, dont la race est inconnue; et ceux dont la généalogie est constatée depuis plusieurs siècles par des témoins sur lesquels on peut compter, à cause du préjugé généralement établi que celui qui aurait fait sur cette matière un faux serment causerait la destruction de sa famille entière. Ces derniers chevaux sont divisés en plusieurs familles plus ou moins estimées. Leur stature n'est pas toujours dans les meilleures proportions; mais on leur attribue des qualités supérieures, principalement pour la guerre. Ils peuvent soutenir les plus excessives fatigues, et conserver tout leur feu des journées entières sans nourriture. On les voit se jeter avec impétuosité sur l'ennemi. Sont-ils blessés et hors d'état de se soutenir, il se retirent de la mêlée. Leur maître est-il par terre, ils restent près de

lui, et ne cessent de hennir jusqu'à ce qu'on l'ait secouru. Aussi, soit vérité, soit erreur, les généraux et les principaux officiers tures, persans, mogols, ne veulent-ils pas monter d'autres chevaux un jour de bataille.

La culture est assez variée. Elle s'étend au froment, à l'orge, au maïs, au millet, au sucre, aux fèves, aux lentilles, au coton, à l'indigo, au séné, à la garance, et à quelques autres plantes nécessaires pour la teinture. Parmi les arbres fruitiers il faut compter le cocotier, le grenadier, l'abricotier, le pêcher, l'amandier, le poirier et le figuier. La vigne même n'est pas négligée, quoique la religion interdise l'usage du vin. Son fruit est séché au soleil, réduit en sirop, et quelquefois converti en vin par les Juifs.

Tous les monumens attestent que l'Arabie était peuplée dans la plus haute antiquité. Si ses premiers habitans ne furent pas indigènes, ils durent lui venir de la Syrie ou de la Chaldée. On ignore à quelle époque ils commencèrent à être policés, et s'ils acquirent eux-mêmes des lumières, ou s'ils les reçurent des Indes. Il paraît que le sabéisme fut leur religion; avant même qu'ils connussent la haute Asie. De bonne heure ils eurent des idées sublimes de la Divinité. Ils rendaient un culte aux astres, comme à des corps animés par des esprits célestes. Leur religion n'était ni atroce, ni absurde; et, quoique susceptibles de ces enthousiasmes subits si communs chez les peuples

méridionaux, le fanatisme ne les infesta que très-tard. Les Arabes du désert avaient un culte moins éclairé. Plusieurs adorèrent le soleil, et quelques-uns lui immolèrent des victimes humaines. Il y a une vérité qui se prouve par l'étude de l'histoire et par l'inspection du globe. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, sujets aux inondations, aux volcans; et elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles sont nées.

L'Arabie entière ne reçut en aucun temps des lois étrangères. Jamais les Scythes, jamais d'autres barbares n'entreprirent de l'asservir. S'il est vrai que le héros de la Macédoine ait eu l'idée de cette invasion pour se rendre maître du commerce de l'univers par le moyen d'Aden et d'Alexandrie, ce grand projet resta sans exécution. Les Arabes craignirent même si peu un événement qui les aurait mis aux fers, qu'ils n'envoyèrent pas des ambassadeurs à l'homme devant qui la terre se taisait, au conquérant qui venait de subjuguier la Perse et l'Égypte, limitrophes de leur territoire. Auguste et Trajan poussèrent leur légions vers l'Arabie Pétrée; mais elles n'en purent parcourir qu'un espace excessivement borné; ce que les Grecs, ce que les Romains n'avaient pas exécuté, aucune nation ne le tenta. Les Arabes, gardés par leurs déserts et par leur courage, conservèrent toujours leur liberté, et n'attentèrent

pas à celle des contrées voisines ou éloignées jusqu'à Mahomet.

Cet homme extraordinaire naquit l'an 579 de l'ère chrétienne. Quarante années de sa vie s'étaient écoulées avant qu'on eût entendu parler de lui. A cet âge, soit conviction, soit inquiétude, il attaqua le culte des astres, il attaqua les génies mitoyens, il attaqua d'autres erreurs plus révoltantes, que l'ignorance et la superstition avaient mêlée à l'adoration de l'Être suprême. L'autorité, qui craint toujours les innovations, le menaça. Sa réponse fut dans son caractère, et la manière de s'exprimer dans le génie de sa nation. *Vous viendriez, dit-il aux magistrats, le soleil à votre droite et la lune à votre gauche, que je ne reculerais pas.* Cette fierté lui donna quelques disciples. Leur nombre s'accrut davantage, lorsque Omar, le plus ardent de ses persécuteurs, se fut écrié dans une assemblée publique: *J'atteste qu'il n'y a qu'un dieu, et que Mahomet est son prophète.*

Cependant les adversaires du nouvel apôtre étaient encore plus puissans que ses sectateurs. On proscrivit sa tête. Les troupes chargées de l'exécution de la sentence furent complètement battues; et cette victoire, regardée comme miraculeuse, ne permit plus de révoquer en doute la vérité d'une mission jusqu'alors contestée. Les portes de la Mecque s'ouvrirent à l'arrivée de Mahomet. Les provinces imitèrent l'exemple de la capitale; et en peu de temps l'Arabie entière se trouva sou-

mise à l'Alcoran. Son auteur, à la fois conquérant, monarque et pontife, à la tête d'une armée bien disciplinée et remplie d'enthousiasme, se disposait à aller établir au loin son empire et à faire adopter sa doctrine, par la persuasion ou par la force : lorsqu'à soixante-quatre ans il trouva un tombeau à Médine, qui avait été le berceau de sa gloire.

Ses élèves se remplirent de son esprit, et se montrèrent dignes de l'avoir eu pour maître. Poussés par l'impulsion qu'il leur avait donnée, les califes, qui, à son exemple et suivant ses ordres, réunissaient l'autorité du trône et celle de la religion, subjuguèrent la Perse, la Chaldée, une partie de la Tartarie, presque toute l'Asie mineure, la Syrie, les îles de la Méditerranée, l'Égypte, l'Afrique, l'Espagne, et portèrent la terreur jusqu'au centre de la France. Ce fut pendant cinq ou six siècles un torrent qui ne trouvait point de digues. Il étendit ses ravages des mers de l'Occident à celles de la Chine, des Canaries aux Moluques.

Dans le cours rapide de tant d'expéditions trop souvent ensanglantées, les Arabes recueillirent quelques connaissances utiles, qu'ils donnèrent perfectionnées aux contrées qu'ils asservissaient. Ces conquérans furent moins heureux dans les beaux-arts, où ils montrèrent à la vérité quelque génie, mais aucune idée de ce goût que la nature donna quelque temps après aux peuples qui se firent leurs disciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en spectacles, en événemens merveilleux qui excitent l'enthousiasme; tandis que le goût, qui choisit et moissonne dans les champs où le génie a semé, semble convenir davantage à des peuples sobres, doux et modérés, qui vivent sous un ciel heureusement tempéré. Peut-être aussi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raison épurée et mûrie par le temps, demande-t-il une certaine stabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les esprits; un progrès insensible de lumières qui, donnant une plus grande étendue de génie, lui fait saisir des rapports plus justes entre les objets, et une plus heureuse combinaison de ces sensations mixtes qui font les délices des âmes délicates. Ainsi les Arabes, presque toujours poussés par la guerre et le fanatisme en des climats brûlans, n'eurent jamais cette température de gouvernement et de situation qui forme le goût. Mais ils apportèrent dans le pays de leurs conquêtes les sciences qu'ils avaient comme pillées dans le cours de leurs ravages, et tous les arts nécessaires à la prospérité des nations.

Quand la puissance des califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple des peuples qu'ils avaient soumis, secouèrent le joug de ces faibles princes, et le pays reprit peu à peu l'ancienne forme de son gouvernement, ainsi que

ses premières mœurs. A cette époque la nation, divisée en tribus comme autrefois, sous la conduite de chefs différens, retomba dans son premier caractère, dont le fanatisme et l'ambition l'avaient fait sortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs et vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ce contraste de traits et de qualités, qui paraissent incompatibles, semble s'être réuni dans cette race d'hommes pour en faire une nation singulière, dont la figure et le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Egyptiens et les Persans, dont ils sont environnés. Graves et sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entre eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour propre et de cet esprit patriotique qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère phlegmatique, plus ils sont redoutables dans la colère qui les en fait sortir. Ce peuple a de l'intelligence, et même de l'ouverture pour les sciences; mais il les cultive peu, soit défaut de secours ou même de besoins, aimant mieux souffrir sans doute les maux de la nature que les peines du

travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur industrie qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Ceux d'entre eux qui sont le plus dégradés occupent la plus occidentale des trois Arabies, qu'on a nommée Pétrée. C'est un amas confus de sables, de rochers, de montagnes, de marbres de couleurs diverses. Jamais de terre, jamais de source, jamais de pluie, jamais de verdure. Le peu d'arbustes qui sortent des fentes de quelques rochers sont tous rabougris. S'il se trouve de loin en loin des puits plus ou moins profonds, l'eau en est saumâtre ou sulfureuse, et très-désagréable, mais sans être malsaine. Au froid occasionné durant la nuit par des rosées abondantes, par des brouillards épais, succèdent le jour les ardeurs d'un soleil brûlant. Sa chaleur est si forte et si continue, que les cadavres sont comme subitement desséchés, et perdent l'humidité qui pourrait les disposer à la putréfaction; de sorte qu'ils subsistent plusieurs années sans tomber en poussière.

La population doit être peu considérable dans un pays privé de tous les alimens de la vie. Aussi n'y voit-on dans l'intérieur des terres qu'un petit nombre de familles errantes, et plus misérables qu'on ne saurait dire. Les hommes sont un peu plus multipliés sur le rivage du golfe Arabique, où ils ont la ressource de la pêche, et un peu plus aussi

aux frontières de la Palestine et de l'Égypte, où croissent quelques dattiers. Les tribus les plus voisines du Caire ont même pour leur subsistance une ressource qui pourra paraître singulière.

Leurs chefs vont assez régulièrement dans cette cité immense. Ils y reçoivent annuellement un présent des Grecs, qui sont dans l'usage de naviguer sur la mer Rouge, et s'engagent à les protéger en cas de naufrage. Lorsque ce malheur arrive, les musulmans sont massacrés sans miséricorde; mais les chrétiens trouvent les secours de l'hospitalité la plus généreuse. Si l'Arabe avec lequel ils ont formé des liaisons se trouve éloigné, on trace avec la pointe d'une lame un cercle dans lequel sont placés et les effets qui ont échappé à la fureur des vagues, et leurs infortunés possesseurs. Il est sans exemple que cet asile ait été violé. Arrive le plus tôt qu'il est possible avec ses chameaux le cheik averti du désastre de ses amis. Il les nourrit gratuitement, et les transporte sans rien exiger, eux et leurs marchandises, au lieu de leur destination.

Quoique moins maltraitée par la nature que l'Arabie Pétrée, l'Arabie appelée Déserte est encore une des parties les plus stériles du globe. Elle est partagée en un grand nombre de hordes plus ou moins nombreuses, mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement est simple. Un chef héréditaire, assisté de quelques

vieillards, termine les différends, punit les criminels. S'il est humain, juste, bienfaisant, on l'adore. Est-il fier, cruel, avare, on le met en pièces, et on lui donne un successeur de sa famille.

Ces peuplades campent dans toutes les saisons. Elles n'ont point de demeure fixe, et s'arrêtent partout où elles trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante leur paraît pleine de délices, et très-préférable au séjour empesté des cités. Elles vivent du lait et de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis sur lesquels elles couchent, tout se fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chèvres et de leurs chameaux. C'est l'occupation des femmes dans chaque famille; et dans tout le désert il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils consomment de tabac, de café, de riz, de dattes, est payé par le beurre qu'ils portent sur la frontière, par vingt mille chameaux qu'ils vendent annuellement en Perse ou dans la Syrie, et par les chevaux qu'ils élèvent dans tous les cantons où se trouvent quelques maigres pâturages, et un sol propre à la culture de l'orge. De tous les pays du monde, on cherche à s'en procurer pour embellir et pour réparer les races de cette espèce animale qui n'a pas son égale sur la terre. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domestiques sur le service, sur l'attachement desquels ils peuvent compter; et il

leur arrive, ce qui est commun à tous les peuples nomades, c'est que les animaux et les hommes prennent quelque chose des mœurs et de l'esprit les uns des autres.

Comme ce que ces Arabes peuvent vendre est insuffisant pour balancer ce qu'il leur faut acheter, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la superstition mène dans leurs sables. La plus nombreuse, qui va de Damas à la Mecque, achète sa sûreté par un tribut de cent bourses, ou de cent cinquante mille livres, auquel le grand-seigneur s'est soumis, et qui, par d'anciennes capitulations, se partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent avec les hordes sur le territoire desquelles il leur faut passer. Si quelque marchand, les armes à la main, ou sans aucun moyen de défense, entreprend de traverser secrètement le pays, dans la vue de ne pas payer l'impôt exigé de temps immémorial dans ces contrées, il est aussi inhumainement dépouillé que le contrebandier, ou même le simple voyageur qui, dans notre Europe, voudrait se soustraire à l'avidité des douanes.

Indépendamment de cette ressource, les Arabes de la partie du désert qui est le plus au nord en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si fidèles, si désintéressés entre eux, sont féroces et avides avec les nations étrangères. Hôtes bienfaisans et généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades et les

petites villes de leur voisinage. On les trouve bons pères, bons maris, bons maîtres; mais tout ce qui n'est pas de leur famille est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort loin; et il n'est pas rare que la Syrie, que la Mésopotamie, que la Perse en soient le théâtre.

Les Arabes qui se vouent à cette espèce de profession s'associent avec les chameaux pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, et l'animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'instituteur forme son chameau, dès la naissance, aux exercices et aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie; il l'accoutume à travailler beaucoup et à consommer peu. L'animal passe de bonne heure les jours sans boire, et les nuits sans dormir. On l'exerce à plier ses jambes sous le ventre pour laisser charger son dos de fardeaux, qu'on augmente insensiblement à mesure que ses forces croissent par l'âge et par la fatigue. Dans cette éducation singulière, dont il paraît que les rois se servent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ses travaux on diminue sa subsistance; on le forme à la course par l'émulation. Un cheval est le rival qu'on présente au chameau; celui-ci, moins prompt et moins léger d'abord, lasse à la fin son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître et le disciple sont prêts et dressés pour le brigandage, ils